



## L'introuvable nuit des *Mille et Une Nuits*

PAUL EMOND

Borges, on le sait, aime évoquer *Les Mille et Une Nuits*. C'est que leur univers, leur composition, leur rassemblement, leur transmission, leurs nombreux traducteurs dans les diverses langues occidentales, en ont fait un objet littéraire à nul autre pareil et très proche de la façon dont lui, Borges, rêve la littérature et sa propagation à travers l'espace et le temps. Ne fait-il pas remarquer, par exemple, que certains de ces traducteurs, stimulés sans doute par tout ce qu'ils y lisaient, se sont joyeusement autorisés à en *rajouter*, à y aller de leur imagination pour, estimaient-ils sans doute, l'améliorer encore ?

Ainsi en est-il du bon docteur Mardrus, dont au début du XX<sup>e</sup> siècle la traduction française – superbement écrite ! – érotise à souhait bon nombre de ces contes. Mais Borges, esprit facétieux s'il en est, n'aurait-il pas, lui aussi, pourvu cette œuvre magistrale de quelque *prolongation* ?

Dans la célèbre nouvelle, *Le jardin aux sentiers qui bifurquent*, le narrateur borgésien déclare :

Je me rappelai aussi cette nuit qui se trouve au milieu des *Mille et Une Nuits*, quand la reine Schéhérazade (par une distraction magique du copiste) se met à raconter textuellement l'histoire des *Mille et Une Nuits*, au risque d'arriver de nouveau à la nuit pendant laquelle elle la raconte, et ainsi à l'infini.

(Traduction de Paul Verdevoye)

Avec quel plaisir l'amateur de *mises en abîme* et autres jeux de glaces que je suis reçoit-il une telle information ! Mais n'est-elle pas trop splendide pour être vraie ? Ne serait-elle pas glissée là pour m'attirer comme l'alouette et me faire voyager de reflet en reflet au sein de ce jardin, où non seulement les sentiers bifurquent mais où les miroirs prolifèrent à souhait ?

Je décide malgré tout de tenter ma chance. Je me replonge dare-dare dans la traduction française à ce jour sans doute la plus sérieuse des *Mille et Une Nuits*, celle de la Pléiade, que l'on doit à Jamel Eddine Bencheikh et André Miquel. Je l'aurais parié, elle ne contient (j'allais ajouter : évidemment) rien de pareil en son « milieu » : les nuits 482 à 536 sont consacrées au « Conte de Hâsib Karîm ad-Din » et Shéhérazade ne s'y met pas, hélas, à raconter textuellement l'histoire des *Mille et Une Nuits*.

Un coup d'œil chez Antoine Galland, le premier traducteur ? Rien de semblable, non plus, au milieu de l'imposant recueil. On sait d'ailleurs qu'une fois parvenu au bout des manuscrits qu'il avait traduits, Galland cherchait des conteurs arabes pour se faire raconter de nouveaux contes et les ajouter, jusqu'à atteindre le nombre requis. Autant dire que sa numérotation est fantaisiste.

Un espoir du côté de Mardrus ? Je me précipite sur mes six beaux volumes publiés en 1947 sur les presses des éditions « La Boétie », rue de la Serrure, 28, à Bruxelles. Là également, c'est raté : les dernières 400<sup>es</sup> nuits, ainsi que la 500<sup>e</sup> et la 501<sup>e</sup>, nous racontent « l'histoire d'Abou-Sir et d'Abou-Kir », puis, à partir de la 502<sup>e</sup>, le roi émet le souhait d'entendre des « anecdotes morales » et Shéhérazade lui en raconte trois (je viens de relire la seconde : pas des plus « morales », à vrai dire, et c'est pour notre plus grand plaisir). Bref, pas plus de Shéhérazade qui se mette à raconter textuellement l'histoire des *Mille et Une Nuits* chez Galland ou Mardrus que dans la Pléiade.

Rien de plus artificiel, de toute façon, que ce découpage en mille et une nuits, chaque traducteur y allant de son classement personnel. On remarque très vite aussi que plus on avance, plus se raccourcit le récit que fait chaque soir Shéhérazade au roi Shahryar. Celui-ci serait-il de plus en plus fatigué ? De moins en moins intrigué par ce que raconte la princesse, de sorte que les histoires qu'il entend ne l'empêchent plus guère de s'endormir et qu'elle est bien forcée de les écourter ? Mais alors, qu'en est-il du principe narratif supposé articuler cette œuvre fabuleuse et qui veut que la vie de Shéhérazade ne tienne qu'au seul fil de la qualité de son récit ? Qu'en est-il de l'idée grandiose qu'il suffirait que le roi ne soit plus suspendu à sa lèvres pour qu'il appelle aussitôt le bourreau et lui ordonne de mettre à mort celle qui partage sa couche ? Du bluff, tout cela, de la poudre aux yeux, des sornettes ?

Un grand lit de Procuste, en somme : le titre étant emblématique, il faut, de toute manière, que l'ensemble se découpe très précisément en mille et un tronçons ; au vu de l'immensité de ce qui est raconté, le conteur au début ne se soucie de rien, il nous offre de longues nuits, faisant comme si le roi n'avait pas sommeil : cinq cents pages

– sur moins de trois mille – pour les cent premières nuits dans la Pléiade. Holà ! s’aperçoit soudain le conteur, faut que j’accélère ! Glissons chaque soir un petit bout de somnifère dans le vin de Sa Majesté et Shéhérazade pourra limiter son bavardage. Mais alors, en viens-je à m’inquiéter, la nécessité de ce découpage en mille et une nuits (vais-je couper ici ? hésite le conteur, ou plutôt là ?) aurait-elle placé ailleurs qu’au centre de l’œuvre la nuit évoquée par Borges ?

Suis-je bête ! me dis-je brusquement. Ce « au milieu » ne désigne pas nécessairement la place centrale des *Mille et Une Nuits*. On peut tout aussi bien, et de façon plus large, l’entendre au sens de « quelque part au beau milieu, peu importe l’endroit exact ». Voilà qui change tout, pas vrai ?

Las ! j’ai eu beau relire l’immense corpus d’un bout à l’autre, nulle part je n’ai rencontré la fameuse nuit. Ma lecture a pourtant été des plus appliquées. Mais quel lecteur peut-il se targuer, lancé dans une telle masse de pages, de rester parfaitement vigilant d’un bout à l’autre ? À l’instar du roi Shahryar qui s’assoupissait doucement, bercé par la voix de Shéhérazade, ne m’est-il pas arrivé de somnoler par-ci, par-là, tout en croyant poursuivre ma quête si minutieuse ? Quel lecteur de Proust peut-il jurer avoir lu chaque page, chaque ligne de *La Recherche*, avec la même attention soutenue ? Quel passionné de Saint-Simon a-t-il pris la mesure exacte de chaque événement, jusqu’au plus insignifiant, relaté dans les célèbres *Mémoires* ? Et, tout au bout de la nuit passée à l’auberge des Messieurs, n’est-ce pas au moment même où le pauvre K. du *Château* rencontre enfin le seul fonctionnaire susceptible de l’aider qu’il s’endort un bref instant, trop épuisé pour saisir sa chance ?

Oui, après tout, peut-être ai-je pu la parcourir, les yeux déjà mi-clos et sans vraiment la reconnaître, cette nuit tant désirée, sans m’apercevoir qu’il s’agissait des pages que je cherchais désespérément, sans réaliser que je me trouvais arrivé très précisément à la nuit où Borges dit que Shéhérazade (par une distraction magique du copiste) se met à raconter textuellement l’histoire des *Mille et Une Nuits*, au risque d’arriver de nouveau à la nuit pendant laquelle elle la raconte, et ainsi à l’infini...

Amis lecteurs, mes semblables, mes frères ! Si par grande chance elle existait, cette nuit très particulière, s’il s’avérait que Borges ne l’a pas purement et simplement inventée, et si, par extraordinaire, l’un d’entre vous savait dans quel coin des *Mille et Une Nuits* on l’a remise, qu’il n’hésite surtout pas à me communiquer ce précieux renseignement...

Copyright © 2025 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cet impromptu :**

Paul Emond, *L’introuvable nuit des Mille et Une Nuits* [en ligne], Impromptu #66 (15 février 2025), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2025. Disponible sur : <[www.arllfb.be](http://www.arllfb.be)>